HAL
open science

Web littérature et communauté d'écrivains : à l'école de François Bon

Amarie (anne-Marie) Petitjean

▶ **To cite this version:**

Amarie (anne-Marie) Petitjean. Web littérature et communauté d'écrivains : à l'école de François Bon. La Communauté revisitée. Community redux, RKI Press, RKI Press, 2016, Communauté des Chercheurs sur la Communauté, 979-10-94084-01-4. hal-02367073

HAL Id: hal-02367073

https://hal.science/hal-02367073v1

Submitted on 17 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Web littérature et communauté d'écrivains : à l'école de François Bon

AMarie Petitjean

[in ASTRUC, Rémi (dir.), *La Communauté revisitée. Community redux*, Versailles, RKI Press, 2016, pp. 77-98]

Parmi les mutations engendrées par l'avènement du numérique, se fait jour un élargissement de la gamme des pratiques d'écriture littéraire et des processus de reconnaissance du statut d'auteur (Petitjean et Houdart-Merot, 2015). Ces mutations sont à mettre en regard d'un premier rêve émancipateur aux origines du web (que certains praticiens et théoriciens du net cherchent à ne pas oublier[1]), qui consiste à envisager le numérique comme un moyen d'accès de tous à la culture, un facilitateur démocratique propice à la révision des phénomènes de reconduction des élites culturelles qu'avait estampillés Pierre Bourdieu. En ce sens, ces mutations donnent une résonnance particulière à un premier sens du terme « communauté » : en tant qu'aspiration au bien commun, constitution de la culture commune, qu'elle soit entendue comme mondialisée et unifiée, ou qu'elle soit encore pensée comme partage égalitaire des cultures du monde. Plus de frontières dans les usages et le partage du « bien commun » culturel, si ce n'est la difficulté de maîtrise technique d'un outil décidément irrémédiablement « nouveau » pour certains. On voit où peut conduire cette alliance d'utopie médiatique et d'utopie culturelle, susceptible de donner forme au projet de fabrique « par tous » de la littérature, projet que les surréalistes, en particulier, lisaient chez Lautréamont[2].

[1] Serge Proulx et Anne Goldenberg, « Internet et la culture de la gratuité », *Revue du MAUSS* 1/2010 (n° 35), p. 503-517 ; URL : www.cairn.info/revue-du-mauss-2010-1-page-503.htm. DOI : 10.3917/rdm.035.0503. Voir également Philippe Aigrain, *Internet & Création, LibroVeritas*, 2008, en ligne : http://www. laquadrature.net/fr/livre-internet-creation-de-philippe-aigrain.

[2] « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » Jean-Luc Steinmetz explique, en note de l'édition de La Pléiade, combien cette citation de *Poésies II* a souvent été surinterprétée, d'un « tous » reprenant « tous les phénomènes de l'âme » à un « tous » désignant « tous les hommes » (Lautréamont, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 2009, note 76, p. 680). Paul Éluard en fait le principe d'une modernité poétique (« Le temps est venu où …») : celle de la conscience que les poètes sont « profondément enfoncés […] dans la vie commune » (« L'évidence poétique », *Donner à voir*, Poésie/Gallimard, 1939, p.75).

La description qui va suivre s'attache à regarder ce que devient une telle aspiration dans la réalité des pratiques contemporaines et à l'échelle restreinte d'une communauté d'écrivains français, regroupés depuis quelques années autour de la figure de François Bon. La référence à la « constellation François Bon et "Pierre Ménard" » est en effet devenue un incontournable des enquêtes sur les pratiques numériques littéraires[3]. On en trouve mention aussi bien dans les cercles d'enseignants et d'animateurs d'ateliers d'écriture que dans les ouvrages sur la littérature numérique. Cette popularité invite Jean-Michel Le Baut à intituler un billet, établi pour le Café pédagogique à l'occasion d'une nouvelle parution : « *Apprendre l'invention* : François Bon fera-t-il enfin école ? »[4]. Le terme « école » glisse malicieusement d'un sens pédagogique à un sens littéraire que nous chercherons ici à interroger plus avant, en tentant de dessiner les contours de cette « communauté » particulière d'écrivains du net. Peut-on parler d'école littéraire à propos de leur regroupement ? Ce qui les fédère appartient-il au champ du numérique ou de la littérature ? Que nous apprend un tel exemple sur ce que l'outil numérique peut changer des configurations traditionnelles de regroupements d'auteurs ? Et dans quelle mesure peut-on donner crédit à l'identification d'un « changement de paradigme majeur », selon ce que note l'un d'entre eux, Daniel Bourrion, dans son blog *Face écran*[5] ?

1. L'identification d'une communauté d'auteurs

La présence et la visibilité de François Bon sur le web sont animées par cette certitude, exprimée en particulier dans *Après le livre* (2012), de se placer sur une ligne de fracture où se jouent les mutations littéraires contemporaines. Trois sites principaux permettent de caractériser cette présence et de repérer son influence sur les modes de liaison entre acteurs du web : son site personnel *tierslivre.net* et deux sites collectifs qu'il a fondés, avant d'en remettre les clés, respectivement en 1996 et 2008 : *remue.net* et *publie.net*.

[3] Petitjean & Houdart-Merot, *Numérique et écriture littéraire*, Hermann, 2015, p. 16.

[4] Jean-Michel Le Baut, « Apprendre l'invention : François Bon fera-t-il enfin école ? », *Le Café pédagogique*, mis en ligne le 19 octobre 2012 : http://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2012/10/19102012Article634862247572207323.aspx.

[5] Daniel Bourrion, « Pourquoi je suis dans le navire Publie.net » : « Je suis intimement persuadé que ce qui se passe en ce moment dans nos domaines (le numérique, le livre, les bibliothèques, etc.) est un changement de paradigme majeur. Dans le même ordre d'idée, je suis intimement persuadé que ce qui se passe avec publie.net/publiepapier marquera un tournant dans l'histoire de l'édition. Comment rater une telle occasion de vivre un moment pareil et d'y participer un peu ? » ; en ligne : http://www.face-ecran.fr/vrac/2012/07/02/pourquoi-je-suis-dans-le-navire-publienet.

Remue.net est un « site de création et de critique littéraires »[6], qui fonctionne sous régime associatif depuis 2001 et est actuellement présidé par Sébastien Rongier. Son fonctionnement communautaire se veut celui d'une revue littéraire dont il emprunte la terminologie et le mode d'organisation (même si « chroniques », « brèves », « dossiers thématiques » ou « feuilletons » s'adjoignent les fonctionnalités du net en matière de liens hypertextuels ou de multimodalité). Quarante-deux noms sont cités comme faisant partie ou ayant fait partie du comité de rédaction qui « s'ouvre à la présence des écrivains », ce qui génère une nouvelle liste de dix-neuf noms, parfois en redondance[7]. *Publie.net* est, pour sa part, une coopérative d'édition qui promeut « la littérature contemporaine sur supports numériques » en vendant les productions, sous format numérique, d'auteurs déjà visibles sur le net, et en proposant un catalogue papier à la demande pour certains titres. Le classement par onglets cherche d'ailleurs à ne pas perdre le lecteur habitué au format papier, par l'emploi de noms comme « catalogue », « librairie », « maison d'édition ». L'équipe est également présentée selon une terminologie facilement identifiable : « comité éditorial », « directeurs de collection », « associés », regroupant vingt-quatre noms qui, là encore, peuvent se répéter d'une rubrique à l'autre. Chacun des sites présente à son tour une série de liens vers des blogs et flux par microblogging qui invitent à élargir le premier cercle circonscrit et inévitablement à en perdre la trace quelque part dans le relais des renvois. *Tierslivre.net* référence 130 blogs « Littérature & Internet », via *netvibes*. C'est également le cas pour *nerval.fr*, magazine de fiction et littératures en ligne, affilié à *tierslivre.net* et destiné à faire reconnaître les voix émergentes. La mise en repos du site, en mars 2015, fait dire à François Bon : « N'hésitez pas à solliciter d'autres revues en ligne, c'est un domaine où tout avance très vite et de façon très dynamisante[8] ». Ce qui signe l'identité du groupe d'auteurs, c'est-à-dire sa reconnaissance par les pratiques numériques, en signe en même temps le délitement, dans une fuite vers le réseau mondialisé des pratiques du net. On pourrait penser qu'il s'agit là d'un impondérable des pratiques de consultation du web, mais on constate que cette configuration réticulaire est orchestrée d'une manière particulière, au nom d'un principe premier qui est l'appartenance au champ littéraire, comme champ intertextuel par excellence. Se trouvent par exemple associés

[6] Selon les termes de Xavier de La Porte, « Place de la toile », sur France Culture.

[7] Outre le bureau mentionné dans les informations légales (Sébastien Rongier, Philippe Rahmy, Chantal Hibou, José Morel Cinq-Mars, François Bon, Jean-Marie Barnaud, Laurent Grisel, Dominique Dussidour), le site souligne son ouverture à « la présence des écrivains » et ajoute à ces premiers noms : Sereine Berlottier, Miguel Aubouy, Yun-Sun Limet, Jacques Josse, Fabienne Swiatly, Claude Favre, Éric Pessan, Cathie Barreau, Patrick Chatelier, Guénaël Boutouillet, Catherine Pomparat…

[8] http://nerval.fr/spip.php?article21.

sur *publie.net*, dans une même liste des publiés, des auteurs de pays et d'époques différents (Virgile et Mahigan Lepage) et des « créateurs numériques » de domaines habituellement distincts, du plasticien au développeur. On voit par là une volonté, que l'on peut reconnaître comme celle de François Bon, d'effacer certaines frontières entre catégories de créateurs et d'installer les auteurs patrimoniaux dans le tissage de la toile numérique. Se fait donc clairement saisir une structuration en réseau, indépendamment de ce que les pérégrinations de l'internaute peuvent avoir de hasardeux, et le conduisant, par cercles centrifuges, vers l'infinitude borgésienne du livre universel. Ce réseau ne se contente pas de chercher à s'appréhender comme une réalité tangible par l'internaute, il se concrétise parfois en tant que groupe d'individus à l'occasion d'émissions, ou encore à la tribune de la BNF, en novembre 2013, lors du séminaire : « Les métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique »[9]. Pour illustrer l'existence de « web-écrivains », François Bon s'y était entouré d'une dizaine de noms, quittant parfois l'anonymat du pseudo de réseaux sociaux, comme Philippe Diaz, connu en tant que « Pierre Ménard » en hommage à une nouvelle de Borges[10]. Cette réalité d'un « groupe » identifiable, circonscrit, qui est prêt à l'occasion à se dévoiler, cherche à contrebalancer ce que peut avoir d'évanescent et de non maîtrisable les contours du « réseau » entendu comme pratique vagabonde des usagers de ces sites, autant que versatilité des rencontres entre bloggeurs. En comparant la liste des web-écrivains présents sur la tribune de la BNF et les membres des comités énumérés sur les deux sites collectifs, on s'aperçoit de l'extension du groupe et finalement de sa dilution dans un réseau que l'on voudrait le plus large possible.

> Remue.net : « La coordination de la revue, les choix éditoriaux sont assurés par un comité de rédaction dont la composition peut varier selon la disponibilité de chacun »[11]
>
> Publie.net : « L'équipe est constituée de responsables de collections, relecteurs, codeurs et metteurs en pages, autour desquels gravite un noyau dur d'auteurs, de traducteurs, de photographes et performers en tous genres. Il est impossible de tous les citer ici ... »

[9] Ce séminaire était organisé par la Direction générale de l'enseignement scolaire et l'Inspection générale des Lettres et Arts appliqués, en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France, l'École supérieure des arts et industries graphiques (École Estienne) et le CELSA (université Paris IV). « Les métamorphoses du livre et de la lecture », séminaire national, 25-27 novembre 2012, actes en ligne sur Eduscol : http://eduscol.education.fr/numerique/dossier/lectures/metamorphoses-du-livre-et-de-la-lecture.

[10] « Pierre Ménard, auteur du « Quichotte » » est une nouvelle du recueil *Fictions* de Borges.

[11] http://remue.net/spip.php?rubrique13.

Le cénacle d'écrivains tient donc plutôt de la mise en scène, ce qui permet de rejoindre une représentation classique, et peut-être désuète pour le critique contemporain, qui supplante ou cherche à supplanter l'idée d'une *tabula rasa* du numérique en matière de littérature. S'il y a référence au mode de fonctionnement des revues américaines dans le bilan de la première année de fonctionnement de la revue *nerval.fr*, c'est bien sur le mode de la communauté de pairs permettant aux nouveaux venus de se reconnaître une identité professionnelle dans le statut d'écrivain. Mais la référence privilégiée en particulier par Sébastien Rongier pour caractériser la démarche de *remue.net* est bien plutôt celle des revues littéraires à comité de sélection, plus connues de l'univers français :

> Dans la revue, essentiellement le cahier de création, nous publions des textes dont nous ne connaissons pas les auteurs. Nous sommes ainsi tout à fait dans l'histoire et la fonction bien connue des revues, qui était déjà celle du *Mercure de France* dans les années 1900 : à la fois lieu de consécration et de découvertes.

2. **Réseau littéraire et capital symbolique**

De communauté d'auteurs du web, il ne peut être question, dans l'entourage de François Bon, qu'en référence à « la Littérature », dans une appréhension qui la suppose indépendante de ses supports. Filiation, donc, plutôt que révolution, en parfaite logique avec l'inscription d'une communauté littéraire dans un champ d'abord défini en dehors des pratiques numériques ; gommant, ou tentant de gommer au passage, ce que Jacques Dubois a mis en évidence dans *L'institution de la littérature* : « L'analyse d'institution fait découvrir qu'il n'y a pas la Littérature mais des pratiques spéciales, singulières, opérant à la fois sur le langage et sur l'imaginaire et dont l'unité ne se réalise qu'à certains niveaux de fonctionnement et d'insertion dans la structure sociale[12] ».

Le premier indice de logique communautaire, à l'œuvre sur ces sites, est une conviction brandie comme un signe de reconnaissance par rapport à des partis pris opposés, s'exprimant, de manière disjointe, dans le monde des lettres et dans celui des internautes[13]. Ce principe consiste à considérer que l'ère contemporaine de la création littéraire est à situer dans le champ du numérique, entendu à la fois comme rupture pragmatique et comme filiation idéelle à la tradition du livre papier. D'un billet à l'autre, et cette fois en élargissant le réseau

[12] Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan / Labor [1978] 2005, p. 11.
[13] Par exemple le courant d'écriture web refusant toute intercession d'éditeur. Cf. Elfriede Jenilek : http://oeuvresouvertes.net/spip.php?article2265.

aux liens mentionnés sur les trois sites, se retrouve en effet l'idée que la modernité littéraire ne peut plus se passer du numérique. Mais pour être littéraire, cette modernité ne peut pas davantage se passer de penser la contiguïté des espaces assignés à la Littérature sur ses différents supports. On en trouve par exemple cette formulation dans *tierslivre.net* : « Le livre imprimé est une des modalités de ce qui trouve son centre de gravité d'abord par sa genèse numérique dans le site[14] ». Contrairement à l'idée d'une époque révolue pour les cercles d'écrivains fondés sur une intention poétique, préalable ou concomitante à leurs réalisations artistiques, nous avons donc bien affaire là à un regroupement autour d'un principe fédérateur assurant un capital symbolique, pour reprendre la terminologie de Bourdieu.

Ce capital symbolique, comme attendu dans la sphère des biens culturels, ne manque pas d'avoir ses implications sociales et économiques. On peut ainsi parler d'une volonté de démarcation de la production éditoriale classique, d'opposition aux circuits établis de production, diffusion et valorisation de la littérature contemporaine, et pourtant d'une reprise de certains paramètres du canon classique, et en particulier la figure individuée de l'auteur, qui assurent aux yeux de tous la reconnaissance de l'objet Littérature et des critères du littéraire. Les questions du modèle économique en jeu dans un format d'édition numérique sont aux origines de *publie.net*, cherchant à inventer un système alternatif de diffusion éditoriale, qui tienne compte des nouvelles possibilités offertes par le numérique pour une refonte du paysage de l'édition. S'y mêlait la contestation du circuit Gallimard, permettant à ses auteurs-critiques-littéraires de participer à l'institution de ses propres auteurs. Dans les phénomènes de reconnaissance des auteurs, on sait, depuis *L'Institution de la littérature*[15], l'importance à accorder aux autres producteurs et participants du même champ, bien plus qu'à la société dans son entier, comme ferments de l'institution littéraire. Constatons qu'ici encore, c'est l'appréciation des partenaires de la communauté qui assure la valeur des écrits produits et un ensemble de signes sociaux afférents déterminant le statut d'auteur numérique. L'autonomie du champ littéraire, acquise au XIXème siècle par d'autres moyens, a tendance à se réinventer par les moyens contemporains de la communication numérique, en jouant pareillement sur le discours d'initiés. On assisterait ainsi à l'émergence, depuis une dizaine d'années, d'un groupe d'artistes indépendants établissant ses codes et ses règles de fonctionnement, déterminant autorité et légitimité en son sein et apte à accentuer le clivage entre production de masse, soumise à la loi économique, et production lettrée, cultivée,

[14] http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4153.
[15] *Op. cit.*

maîtrisée par un code commun tentant d'échapper au marché et constituant une nouvelle « cléricature », se lisant et se commentant en cercle restreint. Les échanges de textes deux à deux par la pratique des « vases communicants » accentue encore ce phénomène d'auto-reconnaissance : un protocole mensuel d'invitations, réglé par un chef d'orchestre[16], permet à chaque membre de la communauté d'aller poster un texte sur un blog ami. Les échanges relèvent plus de la curiosité envers l'écriture de l'autre (et peut-être, dans une logique créative, d'ensemencement du blog personnel par des écritures étrangères à soi), que du troc des lecteurs attestant de la valeur littéraire du texte. Il se trouve en l'occurrence que la doxa assurant les valeurs de légitimité, voire de prestige littéraire, est finalement importée du champ adjacent de la littérature papier dont on refuse pourtant catégoriquement le régime économique et l'organisation sociétale. Ce paradoxe génère un régime polémique qui opère comme un moteur de production et le fédérateur d'un groupe en constante reconfiguration autour de quelques figures clés. Ce régime polémique a trouvé différents sujets de cristallisation au cours de son histoire, et en particulier des contestations juridiques et légales comme la publication non autorisée ou les projets de réforme du droit de l'édition numérique[17]. On ne s'étonnera donc pas de trouver ce même régime polémique s'exercer, à l'occasion, contre le réseau lui-même, caricaturé en « empire de Gengis Khan » par Laurent Margantin[18], un de ses fondateurs. Avec sa proposition de « web-association des auteurs », il conteste finalement l'idée d'école littéraire patronnée par un chef de file. La nouvelle configuration qu'il organise à son tour à partir de 2013[19] cherche manifestement à se départir de toute « vieillerie poétique » repérable dans les choix terminologiques ou le copier-coller des travers de l'édition papier, tout en retrouvant la tension inévitable entre huis clos et espace public, qui caractérise assurément l'écriture numérique. Les « vases communicants » y sont par exemple remplacés par un système d'échanges appelés « dissémination », selon le même

[16] Brigitte Celerier, de 2009 à 2014 : http://rendezvousdesvases.blogspot.fr.

[17] L'esprit frondeur du groupe se retrouve dans plusieurs affaires, colportées par le réseau lui-même, (par exemple les droits d'édition d'Hemingway), et s'attaque de manière privilégiée au législatif et aux « rigidités de l'édition, son incapacité à armer sa propre distribution des données qui la propulseraient dans l'ère du *big data* » : cf. http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4076.

[18] « Marre de ce qui se fait depuis quelques temps déjà au nom de l'édition numérique qui commence à fortement ressembler à ce qui nous avait conduits à venir sur le web pour y échapper. [...] A la place de la web-édition organisée complètement comme l'édition traditionnelle avec ses comités de rédaction, son patron et son obsession économique je propose autre chose, qui n'est pas entièrement nouveau sur le web mais en perte de vitesse : ce que j'appelle l'association des auteurs », Laurent Margantin, « Pour une web-association des auteurs », 26 juin 2013 : http://webassociationauteurs.wordpress.com/.

[19] http://www.webasso-auteurs.net/reflexion-sur-les-objectifs-de-la-webassoauteurs/.

idéal de refus de la clôture que l'on retrouve dans « Œuvres ouvertes »[20]. La polémique est ainsi moteur de reconfiguration de réseaux et occasion de déclaration de « bien commun », comme dans le dossier « les 10 ans de Remue.net », sous la plume de Sébastien Rongier :

> Cela fait maintenant une dizaine d'années que j'avance (avec quelques autres) au milieu des aventures numériques de François. Parce qu'il accueille, donne une place, fait confiance. Ce qui se passe sur remue.net ou publie.net ? Une aventure humaine et numérique de partage autour de la littérature ! Vous en connaissez beaucoup, vous, des aventures comme celles-là. Tout ce qu'on gagne là-dedans, c'est le goût de ce *commun*, le goût de la littérature et des amitiés. Aucun *capital* à partager ! Désolé. Quant au capital symbolique, on dira qu'il est très... *symbolique*. L'indifférence ou le mépris ont souvent été de mise. Et encore aujourd'hui. Mais ce qui fait tenir le plus souvent, ce sont les amitiés et la littérature.

Cette entreprise collective, dont on fait l'historique pour en asseoir la légitimité, souvent dénommée « aventure », « navire »[21], et toujours présentée comme profondément audacieuse dans le paysage éditorial français, ne bouscule foncièrement ni les processus de reconnaissance de la valeur littéraire d'un écrit, ni la figure de l'auteur. L'affirmation d'une identité individuelle des auteurs, voire la reconnaissance de son charisme identifiable au nombre de ses *followers*, reste un enjeu fort de ces sites, ce qui n'empêche pas que s'y exprime la visée d'une rencontre authentique entre individus :

> Disons qu'écrire Internet, j'aimerais que ça signifie, écrire dans un espace public. Un espace où se réunir, sans avoir à montrer patte blanche sur qui on est et ce qu'on veut. Pas de transparence. Un espace où les individus soudain se rapprochent, se reconnaissent comme personnes. Pas de distance. Où cette proximité neuve n'est pas aussitôt dévoyée en décryptage, ciblage, vente. Pas d'atteinte. Dit comme cela, peut être qu'on voit mieux que c'est aussi une question politique. Et que cette question, c'est : ce que l'écriture change à internet.

Ces termes de Cécile Portier, sur *remue.net*[22], font se rejoindre étrangement deux affirmations : « pas de transparence » et « pas de distance », dans un implicite invitant à reconnaître une spécificité de l'auctorialité numérique, d'autant plus accessible à la rencontre

[20] http://oeuvresouvertes.net.
[21] Daniel Bourrion, « Pourquoi je suis dans le navire Publie.net » : http://www.face-ecran.fr/vrac/2012/07/02/pourquoi-je-suis-dans-le-navire-publienet.
[22] http://remue.net/spip.php?article4044.

que le dévoilement n'y est pas obligatoire. Mais elle fait surtout entendre sa participation à la communauté François Bon comme à une nouvelle abbaye de Thélème, utopie souriante qui se heurte sans frémir à la réalité de l'économie numérique, de l'attention monnayée et de la vente des *big data*[23].

3. **Canon littéraire ou écriture expérimentale ?**

De quel « ordre symbolique partagé », pour le dire dans les termes de Paul Ricœur, est-il finalement question ? Le numérique comme « centre de gravité » de la création littéraire contemporaine n'est pas sans incidence sur la nature même des écrits produits et de l'activité de création, à l'encontre de l'idée essentialiste d'une Littérature éternelle rencontrant au cours de son histoire des viatiques différents, comme cherche à le prouver le sempiternel couplet sur le passage du *volumen* au *codex*. Les infléchissements sont suffisamment complexes pour susciter, à l'échelle des Humanités, une nouvelle « organologie des savoirs », étudiée en particulier par l'Institut de Recherche et d'Innovation[24]. Dans cette perspective, il est possible de reconnaître une logique conservatoire dans les trois sites référés : disposition imitant la page, signature en bas du texte, longueur non réfrénée… Le commentaire en incise, voire la parembole, sont fréquents pour excuser la difficulté de lecture ou féliciter l'internaute de sa patience[25]. Certes, il est possible de trouver sur ces sites des liens vers des expériences d'écriture collaborative. C'est le cas, par exemple, du dispositif *Général Instin*, hébergé par *remue.net.* Construit à partir d'une vraie photo de pierre tombale, le « GI » ou général « généralisé », selon un jeu de mots fondateur du projet[26], a voyagé dans plusieurs pays et pris des formes différentes, y compris performatives. Il rend impossible la reconnaissance d'un auteur individuel, dilue la notion de personnage en un concept abstrait et interroge la porosité

[23] Cf. en particulier l'analyse d'Alain Giffard dans *Digital studies*, Bernard Stiegler (dir.), FYP éditions (France), 2014 ; et Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention*. *Nouvel horizon du capitalisme ?* Paris, éditions La Découverte, 2014.
[24] Cf. Bernard Stiegler, *op. cit.*
[25] « Je mets une photo qui n'a rien à voir, parce que le texte est trop long », précise ainsi malicieusement François Bon dans un article du *tierslivre*, tout en dévoilant *in extremis* le lien effectif entre l'image des « gourdes » et le propos contestataire : http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article1022.
[26] http://remue.net/instin.

entre les arts, aussi bien qu'entre la fiction et le réel. C'est encore le cas pour le personnage de Dita Kepler dont la première conceptrice, Anne Savelli[27], rapporte en ces termes le parcours :

> J'ai commencé à penser à Dita Kepler en 2006, en écrivant un article sur la plateforme Second Life. Pourquoi ne pas utiliser les propriétés d'un avatar ? Pourquoi réduire le personnage au personnage ? Pourquoi ne pas en faire, plutôt, un être hybride, un décorpersonnageavatar qui progresserait comme nous, aussi difficilement, tout en possédant d'autres qualités (Dita Kepler a commencé par voler, planer, se métamorphoser. Depuis elle est devenue passe-muraille et peut, de temps à autres, se scinder en deux, ou en trois). La voici sur remue.net, virtuelle sur virtuel donc, apparue d'abord sur Twitter grâce à Pierre Ménard. Création d'un compte twitter au nom du personnage (ouvert par un autre auteur : Pierre Ménard). […] Ainsi existe-t-elle dans mon texte, bien sûr, mais également sur Second Life (elle est alors mon avatar), sur World of warcraft (pilotée par quelqu'un la fait évoluer sans écrire), dans la conversation d'une troisième personne, dans le texte d'une quatrième...[28]

On voit par ces exemples combien les potentialités des langages numériques et des cultures associées, comme celle des jeux vidéos, sont aptes à opérer une transfiguration de la notion de personnage et de celle d'auctorialité individuée. La lecture en est bousculée, par exemple en entretenant l'illusion du dépassement de la surface de l'écran, ou en alternant effacement et apparition programmés des lignes en fonction des déplacements du curseur, comme dans l'épisode 9 de Dita Kepler. Le *net-art*[29] et l'inscription de plus en plus patente de l'écriture dans les écoles d'art, à travers le monde[30], prennent en charge cette dimension que l'on peut dire heuristique et privilégiant l'approche phénoménologique.

Il se trouve que cette perspective expérimentale n'est pourtant pas un terrain d'élection pour la communauté d'écrivains qui nous intéresse. C'est ce qui peut expliquer que Serge Bouchardon, dont les recherches en Sciences de l'Information et de la Communication rendent compte d'une configuration de mieux en mieux définie de la littérature numérique, parle en ces termes de « nombreux auteurs venant de la littérature imprimée, incarnés notamment par François Bon [qui] font vivre ce que l'on pourrait appeler une *littérature blog*,

[27] On peut suivre Anne Savelli non seulement sur son blog *fenêtres open space* (http://fenetresopenspace.blogspot.fr), mais encore sur *publie.net* et sa revue associée *D'ici là* (http://revue-dicila.net), présidée par Pierre Ménard.
[28] http://remue.net/spip.php?article4057.
[29] Cf. Jean-Paul Fourmentraux, *Art et internet*, Paris, CNRS éd., [2005] 2010.
[30] On se reportera, par exemple, non seulement à la section « création littéraire » dirigée par François Bon à l'ENSAPC, mais à la section « *Literary arts* » de la Brown university (USA).

à la *frontière* de la littérature numérique et de la littérature traditionnelle [31]». La dénomination de « littérature blog » revêt assurément une connotation restrictive, dans un ouvrage portant, jusque dans son intitulé, le projet de faire reconnaître la valeur propre d'une « littérature numérique ». Littérature « à la frontière », ne cherchant pas à sonder les potentialités des langages numériques, c'est bien davantage une certaine idée du littéraire qui donne son unité au réseau considéré.

Parmi ces critères, demande à être caractérisé un usage spécifique de la langue. L'idée d'une langue résistante, agrippant le lecteur par démarcation à la fois d'un usage ordinaire et d'un usage littéraire académique, trouve des formes de cristallisation, dans les différents blogs en lien, qui invitent à envisager le style comme un critère fédérateur du groupe. Le caractère elliptique de la syntaxe, l'évitement du pronom, mais aussi l'abondance référentielle et la présence métaleptique d'un *ethos* discursif dans toutes formes narratives ou poétiques, apparaissent comme récurrentes et symptomatiques d'une même manière d'écrire. Assurément, ce ne sont pas les contraintes des gestionnaires de contenus (CMS) ou le formatage des logiciels qui sont ici en cause, mais un consensus implicite sur la langue contemporaine de la création littéraire. Encore faut-il faire la part de l'*habitus* numérique dans cette modélisation de la langue. La fréquentation pressée des blogs, « à saut et à gambade », est ainsi présentée comme mise en scène de la pensée par Anne Savelli, sur *remue.net* : « associer, diffracter, laisser en suspens. Changer d'avis, se documenter, aller au hasard[32] », comme processus de sédimentation à partir de bribes d'écrits par Daniel Bourrion, dans *Face-écran* : « Sédiments : dire un vécu, une écriture naissant en ligne », comme « des essais de langue, des recommencements dont l'interruption est le moteur, mais à vue, publiquement, sans finalité autre que ce recommencement », par Arnaud Maïsetti[33]. L'emprunt devient même le principe d'une poétique qui retrouve la terminologie de la narratologie, sous la plume de Pierre Ménard :

> J'écris avec les mots des autres, je l'ai déjà dit, je me répète. Je n'ai pas de mots. Ce que je lis, c'est ce que j'écris. Je devrais signaler tous mes emprunts, préciser la dette que j'ai pour tous les blogs que je suis assidûment, dont la lecture me nourrit, me fait vivre et respirer et auquel il m'arrive très souvent

[31] Serge Bouchardon, *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Hermann, 2014, p. 90.
[32] http://remue.net/spip.php?article4057
[33] « Lire et écrire numérique : journal d'un désœuvrement » : http://www.arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?article1077.

> d'emprunter des phrases que je mélange à d'autres phrases trouvées ailleurs sur d'autres sites pour écrire des textes qui ne m'appartiennent pas plus qu'à ceux à qui j'ai emprunté des bouts de leurs textes. Ce qui m'intéresse c'est ce qui est entre, c'est là où j'écris. C'est la seule valeur que j'accorde à ce que j'écris. Le palimpseste ne se limite donc pas l'emprunt de phrases déjà écrites, du type *ready-made*, le palimpseste ce n'est pas obligatoirement reprendre les textes d'autrui mais leur trace, leur écho, leur empreinte, leur projet pour les déconstruire, pour les reconstruire, les critiquer, leur reconnaitre la force du questionnement ou tout simplement celle du plaisir[34].

C'est finalement l'acte de création lui-même, comme processus continué qui ne requiert plus d'être arrêté par la fixité de l'objet-livre, qui se modélise en fonction d'un *habitus* numérique. La visibilité de la composition et même d'élaboration de la pensée, en contact avec la pensée des autres, favorise une réflexion, sans cesse reprise, sur la littérature en actes :

> Les notions de publication, le rapport de l'écriture quotidienne au travail finalisé sont les mêmes : mais, nous appuyant sur la publication web, la temporalité de la publication, la notion de communauté de lecteurs, deviennent des outils formels immédiats dans la composition même du récit, et comment il agit. Ce qui agit n'est pas la figure partielle finalisée d'un point particulier de mon travail, ce qu'était un livre venant après un autre livre, mais, en permanence, le site lui-même, où je suis l'artisan aussi bien par le texte que par l'ergonomie, la navigation, le codage – points que j'accepte comme fonctions intégrantes de mon travail[35].

Ce travail de l'écrivain, scénarisé grâce aux moyens offerts par le numérique, dépasse l'antique pratique du carnet de recherche. Des correspondances sont trouvées dans les modes de conditionnement du travail créatif des auteurs du passé, par exemple à l'échelle du projet « Lovecraft Monument », sur *tierslivre.net*, d'abord conçu dans une optique de patrimonialisation contestataire : « Il nous faut donc aimer Lovecraft malgré les Américains ». Il ne s'agit pas seulement pour François Bon d'y proposer des traductions et d'en solliciter le commentaire, mais de concevoir « un écosystème web pour approcher Lovecraft [36]», retraçant au plus près des journaux de l'époque et de la correspondance ce qu'a bien pu être le cours de

[34] Pierre Ménard, « Le sens ce n'est pas ce que cela veut dire, c'est ce vers quoi ça va » Liminaire : http://www.liminaire.fr/palimpseste/Coming-out.
[35] François Bon, *tierslivre.net* : http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3674.
[36] http://thelovecraftmonument.com/spip.php?article8.

sa pensée. Cette archéologie d'un développement créatif, qui puisse révéler des facteurs de conditionnement, imite le blog putatif de l'auteur du passé. Une équivalence se donne à voir entre le processus de composition d'un auteur d'avant le numérique et l'usage du blog d'un auteur *publie.net*. L'arborescence est la même, que les moyens contemporains permettent de rêver de reconstruire, et qui prolonge dans le présent des auteurs contemporains le continuum des reprises et réécritures, qui caractérise dès sa genèse l'œuvre de Lovecraft.

Ce sont donc bien les principes d'une théorie de la création littéraire qui émergent ainsi, étrangement en phase avec la poétique propre de l'œuvre de François Bon. Il faut noter que ses essais sur la création littéraire et son assiduité à l'animation d'ateliers comprennent tous cette ambition de constitution d'une poétique fondée sur une typologie qui n'est pas celle d'un enseignement traditionnel de la littérature. *Tous les mots sont adultes*[37] présente ainsi des « cercles » pour cerner ce qu'il appelle des « composantes fixes de l'écriture » qu'il retrouve chez les auteurs admirés, en envisageant non la division en siècles ou en genres, mais le rapport aux lieux, à la voix ou au rêve. Dominique Viart a défini les principes de cette esthétique en tant qu'art expressionniste, distordant sans cesse en les interrogeant les moyens de la représentation[38]. Or il est possible de suivre, sur les blogs individuels d'auteurs affiliés aux différents sites, des traces de cette poétique qui prennent des formes particulières grâce aux possibilités offertes par les outils numériques. L'exemple privilégié, largement partagé par la communauté qui l'entoure, est celui de la recherche d'une notation du lieu, et du lieu urbain en priorité, au plus proche de la réalité de sa perception.

> Notation brute au plus simple. L'espace physique du texte noté doit correspondre au temps même de sa perception[39].

Le premier attachement à Pérec ou à la dérive situationniste se décline à présent en cartographies numériques, utilisant les ressources satellitaires, comme sur les sites de Juliette Mézenc ou Pierre Ménard, en « lignes d'erres », selon l'expression de Fernand Deligny, déclinées en « lignes de désirs » sur *Liminaire*[40], et en multiples expériences d'atelier d'écriture utilisant les mappemondes virtuelles en ligne[41]. L'échange de photos de lieux, les

[37] François Bon, *Tous les mots sont adultes*, Fayard, [2000] 2005.
[38] Dominique Viart, *François Bon. Étude de l'œuvre*, Paris, Éditions Bordas, coll. « Écrivains au présent », 2008.
[39] http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article2574.
[40] Cf. L'utilisation de Googlemap ou de Pearltrees dans « les chemins électroniques #7 ».
[41] On en trouvera quelques exemples sur *Liminaire*, dans le cadre des ateliers de Science Po (http://letourdujour.tumblr.com), sur le blog *Poïeo* de l'IUT de La Roche-sur-

moins signifiants possibles en tant que signes indépendants d'une saisie authentique du réel, est même devenu un principe des « vases communicants », qu'il est donc possible d'envisager comme un effort collectif de reconstruction d'un commun dénominateur de la perception du réel.

De même, la fascination pour l'objet, produit d'une technologie novatrice, mais tout autant surannée comme dans *Autobiographie des objets*, est-elle lisible d'abord chez François Bon avant de l'être dans bon nombre de sites en lien avec ses blogs. C'est une façon de comprendre pourquoi l'attachement au numérique dans cette communauté d'écrivains dépasse bien des usages promotionnels ou critiques rencontrés habituellement dans les blogs d'écrivains, selon l'analyse conduite par Brigitte Chapelain et Pierre-Louis Fort dans *Numérique et écriture littéraire*[42]. C'est plutôt là un principe esthétique, qui rejoint fort à propos une tendance générale des écritures contemporaines, caractérisée de la manière suivante par Alexandre Gefen, dans « Ce que les réseaux font à la littérature. Réseaux sociaux, microblogging et création » : « La littérature investit les dispositifs techniques variés qu'elle rencontre, tendance renforcée par le goût moderne du formalisme, qui a vu avec les différentes formes de littérature à contraintes et de littérature à programmes les écrivains inventer leurs propres servitudes[43] ».

Conclusion :

L'hétérotopie foucaldienne peut se satisfaire de trouver dans le numérique un nouvel espace à investir pour la création littéraire. De manière générale, on peut dire que l'ère numérique problématise le champ littéraire comme champ d'actions plus que de réceptions passives. Le régime de la réponse à une première sollicitation, habituel pour l'internaute, fait passer d'une culture de la réception de l'écrit à une culture du processus d'écriture, autrement dit d'une société de l'écrit à une société de l'écriture, générant la constitution de liens en réseau. Ces « métamorphoses » engendrées par le numérique ne se contentent donc pas de renouveler le débat entre culture à libre disposition et industries culturelles, elles-mêmes en perpétuelle reconfiguration sur le web, mais elles signent un nouveau mode collectif

Yon (http://blogs.iutlaroche.univ-nantes.fr/poieo-numerique/), ou encore sur http://traquetraces.over-blog.com/categorie-11678475.html et http://christinejeanney.net/spip.php?rubrique7.

[42] Brigitte Chapelain et Pierre-Louis Fort, « Pratiques et représentations médiatiques des écrivains à l'heure des réseaux », in *Numérique et écriture littéraire*, AMarie Petitjean et V. Houdart-Merot (dir.), Hermann, 2015, p. 139-154.

[43] Alexandre Gefen, « Ce que les réseaux font à la littérature », *Itinéraires*, 2010, p. 155-166.

d'appropriation des paramètres du littéraire, les plus classiques fussent-ils. S'y trouvent interrogées la figure de l'auteur et l'idée même d'école littéraire. A l'échelle du groupe observé, il n'a pourtant été possible de reconnaître un « caractère institué et collectif » à la communauté numérique comme fait social, qu'en étant attentif à une conception partagée du littéraire « se prêt[ant] aux élaborations singulières et aux imaginations intimes », comme le définit Marc Augé[44]. L'esthétique insufflée par François Bon dans le réseau qui l'entoure n'est pas l'esthétique modernisante à la Lyotard, valorisant le réseau sans structure hiérarchisée et abolissant la nécessité d'un centre. Elle est bien plutôt une esthétique de la distinction, en cohérence avec une conception de la littérature comme lieu d'élection. L'hypothèse initiale du déplacement vers le collectif ne se trouve donc pas confirmée dans cet exemple, mais la création littéraire y est bien pourtant transformée dans sa représentation classique. Sa dynamique interne, par remaniements perpétuels et contamination assumée d'éléments extérieurs, s'y trouve valorisée, à l'encontre de l'immobilisation et de la clôture de l'œuvre, entendue comme volumes posés sur les rayons d'une bibliothèque.

[44] Marc Augé, *Un ethnologue dans le métro*, Fayard, [1986] 2013, p. 54.